

LES

BÊTISES DE LA SEMAINE

REVUE INTÉRIEURE, MINISTÉRIELLE, PARLEMENTAIRE, PARISIENNE, PROVINCIALE ET ÉTRANGÈRE.

1 sou le Numéro.

Bureaux de rédaction : rue St-André-des-Arts, 26.

1 sou le Numéro.

SOMMAIRE.

M. Lamartine et la Pologne. — Les Chapeliers et le Constitutionnel. — M. Dumas et M. Girardin. — L'Hercule de l'Assemblée nationale. — M. Odilon-Banquet et M. Thiers. — Les 25 francs des représentants. — M. Hugo. — Les Paveurs. — Causeries, Bêtises, etc. — L'Ouvrier Albert.

AVIS.

En commençant cette revue hebdomadaire nous avons reçu plusieurs avis importants que nous soumettons aux lecteurs : — Beaucoup sont venus nous dire que ce ne serait pas assez d'un numéro par semaine, pour signaler toutes les bêtises qui surgissent actuellement.

D'autres nous ont dit : Vous vous ferez des ennemis, car rien n'est tel que l'amour-propre, de soi-même et de la chose faite.

Nous avons répondu aux personnes : Nous espérons plus tard augmenter notre publication, car nous savons qu'elle serait insuffisante ; dût les hommes politiques seulement l'alimenter.

Aux autres nous avons dit : Les ennemis que nous nous ferons nous ne pouvons les craindre, car leur colère ne serait jamais que le produit d'une bêtise.

Nous engageons les vrais démocrates et les amis de l'esprit, à nous envoyer tous les renseignements qui nous seraient utiles pour la plus grande publicité des bêtises gouvernementales ou particulières.

Nous joindrons, à chaque numéro, un article sérieux que nous puiserons dans un journal quel qu'il soit... Mais toujours choisi suivant notre cœur.

M. de Lamartine nous a dit mercredi dernier que nous soutiendrions les Polonais du grand duché de Posen, et les Polonais de la Galicie, mais les Polonais de Cracovie, c'est pas des Polonais !

Quant à l'Italie, nous irons, si elle nous appelle ; mais comme elle ne veut pas de nous, nous n'irons pas.

Après ce magnifique discours, M. de Lamartine s'est assis.

A propos d'élections et du journal La Liberté.

Il y a à Paris un journal qui répond au nom de *La Liberté*. C'est un beau nom pour un vilain journal, mais enfin c'est son nom ; et je crois que ce chrétien nouveau-né ne se passerait pas de baptême facilement. — Il se cramponne à son titre comme son rédacteur à l'idée d'être représentant du peuple. — Seulement, son rédacteur ne sera pas élu, et le journal peut bien garder son titre, parce que, quand il ne reste plus que le nom d'une chose, c'est déjà une consolation de n'en être pas privé, — du nom, s'entend.

Je vous ai dit que le rédacteur de *La Liberté* veut absolument être représentant du peuple : aussi se met-il, depuis quelque temps, à l'œuvre, et le voilà faisant de la politique.

Eh bien ! je vous assure que j'aime la politique de M. Alex. Dumas ; — quand mon esprit s'attriste, j'aime quelque chose qui me fait rire, et je n'ai jamais tant éprouvé de soulagement dans mes jours noirs qu'en écoutant les acteurs du théâtre Guignol des Champs-Élysées. M. Al. Dumas m'a joué l'autre jour, je crois mercredi, une délicieuse parade et le chantre des *Mousquetaires* est très-bien en Arlequin. — Vrai ! très-vrai !

Messieurs, m'a-t-il dit, il y a trois classes de citoyens qu'il faut fuir énormément, parce que, si nous ne nous garons pas d'elles, nous sommes perdus, noyés, enfoncés, guillotins, enfoncés, fusillés. — Attention ! les voilà ! Je vais vous les montrer.

1° Les terroristes. C'est Barbès.

2° Les socialistes. C'est... Ah ! il n'a pas dit... le nom...

3° Les communistes. C'est Prudhon.

Et, puisque *La Liberté*, ce journal qui tient à son nom, seulement à son nom, nous a dit autrefois que Barbès avait demandé la guillotine en pleine Assemblée. Gare à nous, à nos têtes sur-tout !... Ah ! ce bon M. Dumas nous a fait tant de mensonges dans sa vie, qu'un de plus, un de moins ne pèse pas plus sur sa large conscience.

Passons. — *La Liberté* est libre de dire tout ce qu'elle veut, et nous de la croire.

2° Les socialistes pour M. Alex. Dumas, c'est une chose monstrueuse, impie, barbare, effroyable, formidable, etc.

Pauvres socialistes, vous adoptez un enfant qui meurt de faim, vous en rencontrez un autre qui n'a pas de vêtements, vous le couvrez ; un troisième se présente qui n'a pas de parents, orphelin, malade, sans secours matériel, sans éducation morale. — Vous le prenez, vous l'élevez, vous le nourrissez, vous lui faites un sort pareil au fils du riche : — eh bien ! M. Alex. Dumas vous appellera barbare, cruel, factieux, parce que cet enfant que vous prenez, sortirait-il du sein de sa mère, c'est peut-être un mendiant, un galérien, un parricide. Si vous en élevez 99, dit l'auteur de la *Reine Margot*, et que vous tombiez mal, vous aurez sur le dos 99 galériens, 99 assassins, 99 parricides ; même si ces enfants que vous élevez n'ont pas de pères... reconnus... Ah ! M. Dumas !

3° Savez-vous ce que c'est qu'un communiste ? — c'est toujours M. Dumas qui parle. — Un communiste, c'est bien pis. C'est un homme qui vent la moitié de votre terre, si vous en avez une ; la moitié de votre maison, si vous en avez une ; la moitié de votre femme, toujours si vous en avez une ; un soulier si vous en avez deux, une bretelle, une jambe de votre pantalon, une manche de votre habit.

Farceur d'Alex. Dumas ! Va ! quand il sera représentant, je rirai-ti !

Tenez M. Dumas, voulez-vous que je vous dise ? Vous êtes plus communiste dans le genre que vous avez dit ci-dessus que les communistes les plus déchaînés. — Et si vous vous rappelez la *Tour de Nesté*, la *Reine Margot*, la *Fille du Régent*, etc., etc., et tant d'autres productions, dont vous avez exigé plus de la moitié, vous devez dire comme l'Evangile : On voit une paille dans l'œil de son frère, et on ne voit pas une poutre que l'on a dans le sien.

Encore une question, M. Dumas. Avez-vous jamais lu le livre de Prudhon ?... Allez le lire, M. Dumas !

Ah ! si j'étais représentant, j'aurais 25 fr. par jour, j'irais écouter M. Sarrans et M. de Lamartine, et j'irais admirer M. Buchez et son chapeau.

Ah ! c'est bientôt gagné... 25 fr.

On commence à 2 heures, on finit à 4 ; décidément je vais me faire nommer représentant. Je demanderai à la *Liberté* et à la *Presse* de m'ouvrir les colonnes de leurs estimables journaux et j'irai faire ma profession de foi dans le club de la garde nationale ou à M. Lacordaire, et pu's, j'aurai 25 fr.

L'hercule de l'Assemblée nationale.

Dire qu'il y a dans le sein de notre Assemblée nationale un hercule de première force, — Auprès duquel les Maçon, les Sam-

son, ne sont que de la petite bière et les Pierre Louis et les Milon, de la Saint-Jean, de la pure Saint-Jean ; et dire encore que cet Hercule incomparable, cet Hercule, le seul qui jusqu'à présent ait pu nous étonner par sa venue sur cette terre de faiblesse, c'est le citoyen Buchez. — oui, Buchez... ce n'est pas croyable, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vais vous conter deux tours de plus en plus extraordinaires, comme chez Nicolle ou au Cirque olympique...

Attendez !

Je parie que vous croyez que M. Buchez est parvenu à empêcher M. Sarrans jeune de parler. Ah ! *Deo gratias* ! s'il en était venu là, quel homme que ça serait que M. Buchez, il n'y aurait pas d'Hercule qui le vaille. Non, mille fois non, M. Buchez n'a pas pu empêcher M. Sarrans jeune de parler parce que M. Sarrans jeune est un représentant orné de lunettes et de cheveux gris, et que le représentant qui s'orne de lunettes et de cheveux gris est naturellement conteur et, grâce à lui, trop conteur...

Qu'à donc fait M. Buchez ?

Après ça, quand je vous dis que M. Buchez est un Hercule de première force, sachez bien que je ne parle pas de ses facultés politiques ou parlementaires, et que c'est purement et simplement de ses forces physiques (*robur quoi* !) Depuis à peu près vingt jours que M. Buchez est appelé à présider les neuf cent représentants, j'ai remarqué avec admiration que M. Buchez s'est levé vingt fois. Mais, me direz-vous, cela ne constitue pas les forces physiques de M. Buchez. — Pardon, pardon ! car à la vingtième fois, dans un moment de laisser-aller parlementaire, M. Buchez ne s'est plus souvenu qu'il devait comprimer les superlatives facultés dont dame Nature l'a doué, et enfonçant d'un coup de poing vigoureux son chapeau il l'a crevé en entier et s'est même, dit-on, bosselé la tête... La chambre en est restée stupéfaite, et M. Buchez a été forcé de s'appliquer une compresse de vinaigre des quatre voleurs.

Le lendemain de ce jour malencontreux, M. Buchez a donné la seconde preuve de sa robuste nature et il a, dans un paroxysme de colère législative, cassé, broyé, trituré sa sonnette... Vous verrez que la commission exécutive sera forcée de faire apporter sur le bureau de M. Buchez le bourdon de Notre-Dame.

Il y a quelque chose de drôle parmi les choses drôles que M. le vicomte Hugo nous raconte à propos de son élection à Paris. — M. Hugo n'aime pas la République rouge, devinez un peu pourquoi ? eh bien ! parce que la République rouge (*sic*) ferait des gros sous avec la colonne Vendôme.

Eh ! eh ! Hugo ! et les 25 fr. de représentant.

Rencontre de M. Alexandre Dumas et de M. Emile de Girardin.

— Tiens ! c'est ce cher Girardin !

— Ah ! c'est ce cher Dumas,

— Eh bien !

— Eh bien !

— Ah !

— Ah !

— Ah !

— Dites-moi donc, Alexandre, à combien tirez-vous votre journal ? ...

— Quelquefois... 50,000, 70,000, 80,000, je ne sais pas juste.

— Ah !

— Et le votre, mon cher Emile ?

— Moi ! je ne compte plus.

— Comme les jolies femmes.

— Toujours spirituel, ce cher Dumas.

— Que voulez-vous, Girardin, on ne se fait pas,

A propos, la Creuse vous garde une dent...

— Creuse! Oh! ma patrie, je l'exècre; je ferai un article contre la Creuse.

M. Dumas, satisfait d'avoir amené la conversation sur ce point, ajoute d'un air mystérieux :

— Je vous ferai nommer à Paris, moi.

— Vous!

— Moi!

— J'aime cet à-plomb.

— Écoutez, je fais un article, moi-même, sur votre élection; mes 70,000, mes 80,000 électeurs, que sais-je, lisent cela, et ils vous portent.

— Machiavel...

— Ah! bah! On se doit cela entre amis...

Vous comprenez, mon cher Girardin.

— Et moi qui ne compte plus mes lecteurs, je vous porte, mon cher Dumas... Jugez!

Un gamin, qui vint à passer, entendit cette dernière partie de la conversation de MM. Alexandre Dumas et Émile de Girardin.

— L'imb..., s'écria-t-il, tu ne comptes plus tes lecteurs, mais tu pourras bien compter les suffrages accordés à M. le marquis de La Pailleterie!

Dans les cas d'urgence, le président de l'Assemblée nationale aura le droit de faire battre le rappel.

Hein! M. Buchez, voilà un heureux décret et qui vous sera bien utile, quand votre sonnette sera cassée.

Causeries.

— Sous un régime républicain il ne doit plus exister de privilèges.

— Ah! — c'est bien heureux.

— Dame! sous un régime républicain, quand on fait une fête, par exemple au Champ de Mars, il y a des tribunes où tout le monde peut s'asseoir.

— Tout le monde!

— Dame! sous un régime républicain!

— Allons donc, je ne vous crois pas.

— Si, si, si, il n'y aura plus de cartes, plus de place de faveur tout le monde sera là, à côté des représentants. — Oh! c'est que maintenant sous un régime républicain, c'est bien autre chose — il y a des spectacles gratuits, où les citoyens peuvent et doivent aller; tous les jardins, les musées sont publics, plus de privilèges, quoi!

L'OUVRIER ALBERT.

Prendre parmi les combattants de février un jeune ouvrier, intelligent, brave, loyal, estimé et aimé de ses amis;

S'empresse, — dans le moment de la victoire populaire, et pour flatter le peuple, — d'installer ce jeune homme dans les conseils du gouvernement provisoire;

Etaler promptement sa qualité d'OUVRIER sur toutes les affiches de l'autorité nouvelle, comme pour assurer la sanction du peuple aux nouveaux décrets;

Bientôt, lorsque la droiture de ce jeune homme devient un obstacle aux finasseries de nos hommes d'État, le déporter, — avec un autre jeune homme, aux aspirations généreuses, mais embarrassantes, — dans un palais éloigné de l'Hôtel-de-Ville, en leur laissant à tous deux le prolétariat sur les bras, le prolétariat affamé, avec toutes ses prétentions justes ou exagérées, avec ses besoins de chaque jour, le prolétariat à bercer, à endormir,

— Hein! pourquoi donc que ma femme a demandé une carte à la mairie pour aller au théâtre de la République, et qu'on lui a refusée, en disant qu'elle n'était pas désignée, et puis, l'autre jour à la fête du Champ de Mars, elle a été obligée de monter en croupe derrière un lancier, pour voir les représentants. — Elle est belle, votre République.

— Hein! vous critiquez notre République?

Je ne l'outrage pas, et puis d'ailleurs, est-ce que les opinions ne sont pas libres?

— Oui et non!...

— Ah!

— Il n'y a pas d'ah!

— Oh!

— Ah! oh! vous êtes un factieux, moi qui suis modéré, qui aime l'ordre, je vais vous faire arrêter et guillotiner.

La Réforme fait aussi l'éloge de notre situation.

« Étrange pays que le nôtre! Une monarchie que les idées avaient minées, tombe sous le mépris universel; en vingt-quatre heures, une société change d'institution et de gouvernement; le système sous lequel on étouffait est renversé; l'honneur respire, la pensée se relève; le Peuple, rajeuni par sa victoire, espère et chante; il a le suffrage universel, le respect de ses guenilles, le droit de la *Marseillaise*, et la promesse du pain; il n'attend plus que la grande charte qui doit réaliser toutes ces merveilles, et quoique le temps soit bien dur, il dit à la République: Ma faim te fera crédit trois mois! »

« Eh bien! voici que le temps s'est écoulé, vide et perdu; la *Marseillaise* n'est plus qu'une chanson, les guenilles sont déclarées canailles, et le pain est un problème! »

« Nous avons eu pourtant le suffrage universel; Paris a recueilli dans ses murs neuf cents Solons fort capables; le peuple a tenu sa parole de miséricorde et renouvelé le bail de misère; toutes les conditions sont bonnes, toutes les misères tranquilles, tous les droits patiens. Pourquoi n'y a-t-il rien de fait? Pourquoi la constitution politique n'est-elle pas ébauchée? Pourquoi la loi du travail est-elle reléguée, comme une étude académique, en comité des eunuques? »

Dites donc! si on envoyait ce comité là à l'opéra... comique.

Il est arrivé à Paris 24 escadrons de cavalerie, plusieurs régiments d'infanterie, de l'artillerie, etc., formant un effectif de 45,000 hommes dans le but de soulager la garde nationale.

à magnétiser, jusqu'au jour où ce conseil de gouvernement pour les travailleurs devra se dissoudre devant la commission d'enquête, élue par la majorité des intéressés aux abus qui écrasent le travailleur;

Se fortifier—pendant ce temps-là—par l'intrigue, par les mensonges, par les ambitions satisfaites, par l'armée rappelée à Paris, centre de tous les plaisirs, par le jésuitisme religieux et politique, par le fanatisme imbécile de ceux qui croient qu'il suffit de l'ordre dans les pavés de Paris pour que la production et la circulation reprennent un cours régulier, normal;

Puis, quand on se sent fort de tout l'appui de ses anciens adversaires trompés, gagnés ou séduits, rejeter loin de soi, dans l'enfer social, les pauvres diables qui ont combattu pour vous donner le pouvoir, les places, les sinécures, les beaux hôtels, les ministères, etc., etc.;

Briser d'un seul coup les deux berceurs du prolétariat!

Après les avoir mis dans l'impossibilité absolue de réaliser le bien qu'on ne voulait pas leur laisser faire, les accabler de toute la responsabilité du

S.M. l'empereur d'Autriche, l'impératrice, l'archiduc François-Charles, sa femme et trois princes, ont quitté Vienne et se sont retirés on ne sait où pour cause de santé... Ils sont atteints du mal de la peur.

Le *Constitutionnel*, qui n'a jamais pu mettre qu'un bonnet de coton, vu son immense et vieille perruque, se met à critiquer les chapeliers d'une chevrotante façon. — Les chapeliers ne s'en plaignent pas; seulement ils trouvent que le *Constitutionnel* n'y met pas de formes.

Il est d'une autre force, ce bon *Constitutionnel*, quand il nous dit que les paveurs ont demandé une augmentation de salaire, et le droit de travailler chez eux.

M. Odilon-Barrot, l'œil animé et le nez au vent, cherchait un homme pour aller banqueter.

Cet homme, il le rencontra sur le boulevard... Quand je dis un homme, — c'était M. Thiers (l'œil morne et la tête baissée). Celui-ci faillit crever d'un coup de tête l'abdomen de M. Odilon-Barrot.

— Aïe! fit le banquiste.

— Oh! fit l'inventeur des fortifications.

Les deux amis se serrèrent la main. Odilon-Barrot finit par demander à déjeuner à son infortuné compagnon d'armes.

— Impossible, mon cher! quand je serai Représentant... Mais dans ce moment, rien! rien! rien! Et M. Thiers frappait douloureusement sur la poche de son gilet flasque et mou.

— Oh! mon cher, vous ne voulez pas croire que le pouvoir est dans la blouse. Flattez! parbleu! flattez!

Le Rédacteur-Gérant, ALPH. BONNEVILLE.

Paris. — Imprim. d'Ad. BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 32.

mal qu'on a fait;

Et quand ces hommes, désespérés, se plaignent de ce qu'on ait abusé de leur nom pour tromper le peuple;

Quand ils réclament l'accomplissement des promesses qu'ils ont, eux, faites — sincèrement — aux Prolétaires;

Ameuter contre eux la troupe soldée et la garde nationale;

Les laisser appeler lâches, sans cœur, eux qui sont—avant tout—des hommes de cœur!

Les saisir, les arrêter, eux, HIER encore membres d'un gouvernement qu'ils popularisaient!

Laisser des gardes nationaux ivres se préparer à les fusiller sur-le-champ, sans procès!

Et jeter le prolétaire Albert, l'ouvrier du gouvernement de février, dans le donjon de Vincennes!

Comment tout cela doit-il s'appeler dans la langue française?

Dites? (Le Représentant du peuple.)